

Quand je me suis réveillé à l'hôpital, ils m'ont dit que ma petite amie était morte. Ce n'était pas ma petite amie, mais je ne les ai pas contredits.

Les premières semaines se sont passées dans un chaos de morphine et de néon fluorescent. Une inconnue en blouse m'a annoncé que je ne remarquerais jamais. Elle m'a parlé d'un fauteuil roulant et j'ai dit que je préférerais les béquilles, parce que je n'avais toujours pas compris.

Le matin arrivait toujours trop tôt et accompagné du vacarme du rideau qu'on tirait : les infirmières bavardaient, les machines bipaient, les patients appelaient, les roulettes des seaux à serpillières couinaient, les familles des malades haussaient le ton, les médecins discutaient, les chasses d'eau étaient actionnées, et j'entendais dans ma tête ma propre voix faire inlassablement le compte de toutes les erreurs qui m'avaient conduit là. Je supportais mal d'être arraché à des rêves où je me voyais distinctement en train de marcher, où je ne souffrais pas sans arrêt et où je n'avais pas croisé Melissa ce soir-là. Embrumé par les analgésiques, les décontractants musculaires, les anticoagulants et les antispasmodiques, mon cerveau transformait ces rêves en reconstitutions organisées de ma vie. Grâce aux médocs, je saisisais toutes les occasions de voir quelle scène de mon histoire le sommeil allait rejouer pour moi. Ces rêves étaient plus vrais que les moments de veille sans couleur passés à l'hôpital. Les perruques des personnages étaient de travers et les comédiens mal choisis pour leurs rôles, mais c'était moi le réalisateur. Quand les dialogues se retournaient contre moi ou que le scénario m'échappait, j'arrêtais le

tournage, je repositionnais les acteurs et on reprenait en haut de la page. Je coupais dans les dialogues de façon à choisir mes répliques. Je supprimais des scènes entières de ma vie. Je réécrivais l'histoire parce que je n'aimais pas la fin.

Mon compagnon de chambre était un brave type qui s'était cassé le cou lors d'une partie de pêche avec plus de bouteilles que de poissons. Ses copains, sa famille et sa petite amie lui rendaient visite tous les jours, et invariablement, en ouvrant les yeux, je découvrais sur sa table de chevet toute une nouvelle collection de vœux de rétablissement. Tous les jours : un dessin de chien entouré de tournesols qui souriaient ; un soleil qui souriait ; encore un soleil, encerclé de fleurs celui-là – autant de cartes qui lui enjoignaient joyeusement de se remettre vite. Je l'emmerde, le clebs. Je les emmerde, les fleurs. Je l'emmerde, le soleil.

Durant les premiers mois, il fallait me ceinturer dans un corset en métal avant de me faire descendre en salle de kinésithérapie. L'aide-soignant ajustait mes jambes l'une après l'autre. Mes nerfs détériorés me transmettaient vaguement l'impression d'une traction au niveau des hanches, mais quand il me touchait les pieds, on aurait dit qu'il me les plongeait dans de l'eau bouillante. À peine effleurés, ils devenaient écarlates. Les docteurs et les kinés m'assuraient que c'était normal.

Au milieu de la salle de rééducation, trois marches s'élevaient comme un autel. Un monsieur âgé, qu'un AVC avait rendu complètement bancal et dont le bras gauche ressemblait à une branche morte ratatinée, ramait pour amener sa jambe au niveau de la première marche, tandis que trois kinés l'entouraient et lui murmuraient des encouragements. Une demi-douzaine de patients en fauteuil roulant – vieux, jeunes, gros, maigres, blancs, café au lait, noirs – s'échinaient à soulever des poids ou pédalaient sur des vélos à main. Une série de monstres

de foire pitoyables, et j'étais l'un d'eux. Ouin, ouin, glouglou.

La kiné m'a piqué avec une aiguille. Dans mon dossier médical, elle a délimité sur la planche anatomique d'un corps asexué les zones insensibles. Elle a tiré sur mes jambes et m'a expliqué quels muscles elle, et non plus moi, faisait travailler. Elle m'encourageait comme si elle apprenait la propreté à un chiot. C'est bien. Félicitations. Bravo.

Bravo! Bravo à cette créature sans bite dont les succès se mesurent à la capacité d'éviter les escarres, la constipation ou les pieds tombants. À la fin de notre séance, elle m'a poussé vers les appareils de muscu et m'a conseillé de ne pas trop forcer tant que je portais le corset. J'ai attendu qu'elle tourne les talons, puis j'ai demandé à la mère d'un patient de me pousser dehors, jusqu'à l'endroit où les aide-soignants vont s'en griller une.

J'ai fait un check à Ricky. Sa tunique et son pantalon verts moulaient ses bras et ses jambes musclés. Il avait l'air d'un voyou, mais j'avais déjà vu ce gaillard au torse de taureau et aux cheveux en brosse comme un marine prendre dans ses bras une vieille dame, toute pâle et fragile dans sa chemise de nuit d'hôpital. Il l'avait portée délicatement de son fauteuil roulant à son lit. Il avait consciencieusement repoussé ses mèches de cheveux gris éparses et, en réponse à ses remerciements répétés, il lui avait souhaité une bonne nuit.

– Tu fais pas tes exercices? m'a demandé Ricky en me tendant une clope. Je l'ai remercié d'un signe de tête.

– Pourquoi vous essayez tous de me coller un ballon de basket sur les genoux? J'en avais déjà pas grand-chose à cirer du sport quand je mesurais mon mètre quatre-vingt-cinq, mais alors j'en ai vraiment plus rien à foutre maintenant que je suis haut comme trois pommes à genoux. Dieu a clairement décidé qu'il voulait me voir

assis sur mon cul d'estropié. Alors je suis qui, moi, pour le contredire ?

– Mais qui est-ce qui te parle de basket ? – Ricky a tiré une grosse taffe sans me quitter des yeux. Il a soufflé la fumée par-dessus son épaule. – Tes triceps et tes deltoïdes, c'est tes jambes, maintenant. – Il a tendu un bras et, des deux doigts qui tenaient sa cigarette, il a désigné ses muscles bandés. – Tu pourras pas toujours demander aux mamans des copains de pousser ton fauteuil.

– C'est noté.

– Putain, mec, elle est où ta famille ?

– J'en ai pas.

Il a suçoté ses dents.

– Tout le monde a une famille.

J'ai détourné la tête et tiré sur ma clope. Après ça, on a écrasé nos mégots, et Ricky m'a ramené jusqu'à mon lit. Il a positionné le fauteuil roulant à côté et serré les freins.

– Pas mal de mecs font comme si de rien n'était. Ils ignorent les conseils qu'on leur donne, mais plus vite tu te fourres la vérité dans le crâne, plus vite tu peux revenir à la normale.

Encore ce mot. On ne peut pas dire à un individu physiquement apte que se retrouver infirme n'est pas un coup de tonnerre. Il ne peut pas l'accepter. À ce moment-là, je ne pouvais pas. Quelle que soit la manière dont on l'envisage, la vie suppose l'usage de deux jambes qui fonctionnent. Quand le handicap vient de vous tomber dessus, vous ne pouvez pas deviner qu'avec le temps vous n'aurez plus besoin de réfléchir à la façon de manœuvrer votre fauteuil roulant pour descendre d'un trottoir ou monter une marche. Vous vous adapterez et vous vous déplacerez différemment mais avec la même facilité. Suivant qui vous êtes, les handicapés vous apparaissent comme des memento mori, la bonne action de la journée à accomplir, un réceptacle pour votre pitié ou un motif

de curiosité. Mais la dernière chose que vous êtes prêt à entendre, c'est que votre état n'a rien de grave.

J'ai lutté pour ne pas perdre l'équilibre tandis que Ricky soulevait mes jambes pour me coucher.

– Tout ça... – Il a fait un geste circulaire et s'est arrêté sur le fauteuil roulant. – Tu te dis que c'est la fin du monde? Eh bien, ça l'est pas. T'es pas si estropié que ça, même si tu veux pas l'entendre.

– Tu as raison, je préfère pas.

– J'allume ou j'éteins?

– Tu éteins.

J'ai été réveillé par une aide-comptable. Elle m'a secoué vigoureusement l'épaule en répétant mon nom plusieurs fois. Elle portait une veste polaire avec des écussons de carlins qui pratiquaient un sport, et pourtant, avec trois centimètres de moelle épinière de plus que moi en état de marche, elle m'était supérieure sur tous les plans.

– Ces petites bêtes jouent au foot? je lui ai demandé.

– Mon mari me l'a offerte pour Noël.

Elle a tiré sur le revers et regardé les dessins en souriant.

– Vous êtes toujours ensemble?

– Bien sûr, a-t-elle répondu en fronçant les sourcils.

– Incroyable.

– Monsieur, je suis désolée de vous avoir réveillé mais il faut que nous préparions votre sortie.

Je me suis redressé d'un coup, sans prendre garde aux élancements de douleur.

– Je ne peux pas sortir.

– Les médecins sont très satisfaits de vos progrès. On va pouvoir vous retirer le corset.

Elle paraissait toute joyeuse en me tendant une lettre du chirurgien, mais son sourire de façade s'est évanoui quand elle a vu que ma main tremblait. Impossible de déchiffrer les mots.

– Ils avaient dit six mois. Je suis là depuis trois. Pourquoi ils ont changé d'avis ?

– Étant donné la situation de votre assurance santé...

– J'ai nulle part où aller, j'ai gémi.

– Vous saviez très bien que cela risquait d'arriver.

Nous en avons parlé.

– C'est à cause de l'histoire du hot-dog ?

Elle a secoué la tête.

– Je voulais juste amuser la vieille dame. L'infirmière se comportait comme une imbécile. C'était pour rire.

Elle a pincé les lèvres et regardé le plafond en soupirant.

– C'est parce que le type dans la chambre d'en face m'a refilé ses médocs ?

– Rien à voir.

– Je jure de prendre ma rééducation plus au sérieux.

Elle a posé son classeur sur la barrière du lit. Elle paraissait fatiguée.

– Il ne s'agit pas d'une mesure disciplinaire. Nous avons un nombre limité de lits.

Sa lassitude m'a dissuadé de continuer à me battre.

– Qu'est-ce que je dois faire ?

Elle a ouvert le classeur et m'a montré les papiers à signer. J'ai suivi son doigt au fil des pointillés et des cases à cocher.

– Y a-t-il une personne que vous voudriez que nous prévenions ?

– Non. Je vais le faire. Vous pouvez demander à l'infirmière de m'apporter des antidouleurs ?

Sans le corset, je pouvais monter et descendre du fauteuil roulant, mais les mois passés au lit, le Sophidone et les pauses cigarettes alors que j'aurais dû faire mes exercices ont transformé la distance à parcourir pour aller jusqu'à la cabine téléphonique face au bureau des infirmières en marathon. Au bout de dix ans, je savais toujours son numéro par cœur. À n'importe quel moment depuis dix ans, j'aurais pu le composer,

il aurait décroché à la troisième sonnerie, et il aurait dit...

– Allô. Jack à l'appareil.

Autour du combiné, tout le mur était couvert de numéros de téléphone gribouillés. Qu'avait dit la personne qui avait écrit "Ackroyd 781 23 07" quand Ackroyd avait décroché? Comment Ackroyd avait-il réagi? Aucune bonne nouvelle ne pouvait être annoncée depuis cette cabine.

– Allô, a répété la voix dans le combiné.

– Allô, j'ai réussi à répondre sans que la mienne se brise.

Un silence, et puis Jack a dit "OK", sans paraître surpris, comme s'il s'était attendu depuis toujours à recevoir ce coup de fil.

– Qu'est-ce qui t'arrive? Tu as besoin de quelque chose?

– Est-ce que tu seras dans les parages demain matin? Il faudrait que tu viennes me chercher.

Entendre la voix de mon père après toutes ces années me serrait la gorge. Appeler de la cabine de cet hôpital, assis sur un fauteuil roulant, m'a fait l'effet d'un poids qui m'entraînait vers mon lit: j'étais prêt à laisser les médocs me ramener en douceur vers mes rêves soigneusement orchestrés.

– D'accord. Donne-moi l'adresse. Attends, je cherche un stylo. OK.

J'ai respiré un grand coup et je me suis frotté les yeux. Je lui ai lu l'adresse de l'hôpital sur un papier scotché sur le cadran du téléphone. En petites lettres carrées, quelqu'un avait ajouté: "Fait chier!"

– Tu vas bien?

J'ai gratté le bout de papier et détaché une fine bande de ruban adhésif. Puis, j'ai noté le nom et le numéro de Jack sur le mur. Je ne sais pas pourquoi.

– J'ai eu un accident de voiture.

– Grave ?

– Pas trop, j'ai répondu en essayant de dissimuler l'émotion dans ma voix.

– Tu veux bien me raconter ce qui s'est passé ?

Ricky passait dans le couloir. Je me suis tourné pour appuyer ma tête contre le mur. Je ne voulais pas qu'il me voie pleurer.

– Tu es toujours là ?

– Oui, oui. Est-ce que je pourrais crêcher chez toi pendant une semaine ou deux, le temps de récupérer ?

– OK. On va te ramener à la maison. Tu as besoin que j'apporte quelque chose ?

J'ai essayé de dire non, mais un sanglot s'est échappé de ma bouche. Je pleurais de reconnaissance, et aussi en grande partie sur mon sort. Je me lamentais sur ma vie, aussi pourrie qu'elle ait été, parce que maintenant elle était foutue. J'aurais voulu dire à Jack que j'avais la trouille, mais je n'y arrivais pas. Je n'étais pas prêt à reconnaître que ces dix ans d'échec n'étaient dus qu'à moi. Se retrouver infirme dans un hôpital avec d'autres tout aussi bousillés, c'était supportable. Mais une fois lâché dans le monde extérieur, il fallait accepter l'idée d'être un raté, et un raté cloué dans un fauteuil roulant par-dessus le marché.

– C'est à quelques heures de la maison, mais j'y serai aussi tôt que possible.

– T'en fais pas. Je bouge pas.

– OK.